

LE DRAME DE ROSMEUR

TROISIÈME PARTIE

L'ŒUVRE DE JUSTICE

(Suite)

— Alors, appliquez-le tout de suite, — s'écria impétueusement Claudine, que ce marchandage de la vérité éternelle.

— Ces messieurs sont-ils loin d'ici ? demanda le blessé.

— Ils sont à Plestin, chez monsieur Lebard lui-même. Il faut une heure pour aller les chercher.

— Non, — fit M. Ferreix, Brezec n'a qu'à atteler le break et à partir. Une demi-heure suffit pour aller et revenir.

C'était un ordre. Dina descendit en courant pour le porter elle-même au cocher.

Tandis que la voiture roulait sur la route de Plestin, Kerjan, aidé des deux sœurs, tirait d'une trousse de voyage quelques feuilles sèches, dont le parfum exotique et puissant emplissait la chambre, lorsque réduites en poudre, elles furent mélangées à un verre d'eau sucrée.

— Voici le remède. Il est fort simple comme vous le voyez, dit paisiblement l'hôtelier. L'essentiel est de le faire boire à la malade en lui desserrant les dents. Car si, dans une demi-heure, ces messieurs ne sont pas arrivés, je n'hésiterai plus. Il y aura urgence.

Et il tira sa montre, sur laquelle il garda les yeux fixés.

V

LA VÉRITÉ MUETTE

Un silence de mort régna dans la chambre.

Le spectacle, en effet, était de ceux qui portent en eux une leçon muette et terrible.

Sur le lit gisait une enfant mourante, déjà ensevelie dans un sommeil si lourd qu'on aurait pu le confondre avec la mort. Sur le fauteuil se tenait affaissé, la respiration haletante, un homme à peine échappé à la mort et qui ne se trouvait dans cette chambre que pour arracher l'enfant à la mort. Partout, c'était la mort présente, visible, palpable en quelque sorte.

Et les spectateurs de ce drame gardaient la morne taciturnité de l'attente, jusqu'à ce qu'ils devinssent eux-mêmes les acteurs. Leur tour de rôle n'était point encore venu. Mais ils étaient déjà dans l'action : elle les tenait, préparant les entrées et les répliques.

Si les bouches ne parlaient pas, les yeux étaient pleins d'éloquence. Ils échangeaient des regards affectueux et tristes ou chargés d'animosité.

Enfin, le roulement de la voiture sur le sable de l'avenue mit un terme à ce pénible tête-à-tête, en annonçant l'arrivée des médecins.

Ceux-ci entrèrent, un peu ahuris, ils sortaient de table et n'avaient eu que le temps de boire le café, quand le break de M. Ferreix était venu les chercher.

Il fallut leur expliquer le motif de ce dérangement.

Dès le seuil, le docteur Lebard avait aperçu l'hôtelier de Saint-Efflam et l'avait assez durement apostrophé :

— Comment Kerjan, vous vous êtes levé ? Je vous l'avais défendu pourtant. C'est une imprudence grave.

Il allait répondre. Lucien de Myriès prit ironiquement les devants :

— Ne vous fâchez pas, docteur. C'est un dévouement

sublime qui a entraîné M. Kerjan. Il a voulu porter gratuitement le secours de ses lumières à l'aveugle Faculté.

Les sourcils des deux médecins s'étaient froncés à cette plaisanterie, dont l'impertinence n'échappa à personne.

Ce fut encore Dina qui rétablit la situation, ou plutôt remit le débat au point :

— Monsieur Kerjan n'a quitté Saint-Efflam qu'à notre prière. Ce matin, vous aviez jugé l'état de Germaine désespéré. Or nous savons que monsieur Kerjan connaît ces remèdes que les sauvages emploient. Nous l'avons prié de venir. Malade et ne pouvant marcher, il a été porté par monsieur, ajouta-t-elle en désignant Bertrand de Pengoaz, que les deux praticiens considèrent avec une admiration non dissimulée.

— S'il y a une faute en tout ceci, c'est nous qui l'avons commise, ma sœur et moi.

Cela fut dit hautement, fièrement, avec un défi des yeux qui s'adressait plus encore à Lucien de Myriès qu'aux médecins.

Ceux-ci se rendirent promptement compte de l'odieuse de leur rôle s'ils avaient l'air de se fâcher. Mais ils n'entendaient pas être ridicules.

L'illustre praticien de Morlaix demanda ironiquement :

— Et M. Kerjan veut bien mettre à notre disposition les ressources de son expérience médicale...

Le blessé fit un effort et parvint à se soulever. Il parut grand, presque sublime en cet instant solennel. Il parla :

— Je n'ai pas l'expérience médicale, messieurs : j'ai beaucoup voyagé, et, par conséquent, beaucoup vu ; je n'ai pas cru, lorsqu'il s'agissait de sauver un de mes semblables, devoir m'arrêter à de mesquines compétitions d'attributions. Ma science est le fruit d'observations constantes et répétées, et c'est pour cela que je la mets avec joie au service de ceux qui en peuvent tirer parti mieux que moi.

Il prit sur le guéridon où on l'avait posé le verre plein de l'infusion préparée un instant plus tôt. Puis, ouvrant sa trousse, il en tira une des feuilles sèches qu'il avait broyées et la tendit aux deux hommes de l'art.

— Voici, messieurs, — dit-il, tout mon secret. Ceci est la feuille d'un arbrisseau très commun sur les côtes de la Nouvelle-Guinée et dans quelques territoires de l'Afrique centrale. Les naturels la mélangent avec de l'eau pure, ainsi que je viens de le faire, et il suffit d'en faire absorber la moitié de ce verre pour détourner tout effet de congestion et rétablir la circulation du sang. Faites vous-mêmes l'expérience sur cette enfant, car, en vérité, son cas est grave. Il y a péril imminent et la mort pourrait survenir dans cette somnolence.

— Oh ! la mort ! — proféra le médecin de Morlaix, essayant de réagir contre l'impression produite par la parole de cet homme.

Kerjan désigna du doigt Germaine immobile, presque rigide. Il dit lentement :

— Prenez le pouls et la température, messieurs. Je gage que le sang ne donne pas plus de quarante pulsations et que la température est au dessous de trente-deux degrés. C'est la mort sans arrêt possible.

Il y avait quelque chose de terrible dans le ton sur lequel ces paroles si simples furent prononcées.

Tout le monde avait frissonné dans la chambre. Les deux Myriès, père et fils, avaient baissé les yeux.

Les médecins s'approchèrent de la malade et firent ce que Kerjan leur avait recommandé. Ils se regardèrent, et l'échange de ces regards énonça la même certitude terrifiée de part et d'autre. L'hôtelier avait raison. L'enfant n'avait que pour quelques instants à vivre.

Leurs traits trahirent une hésitation. Elle ne fut pas de longue durée. Sans se parler, ils s'étaient compris et leur physionomie plus expressive traduisait cette rapide conclusion de leur lassitude.

— Pourquoi hésiter à appliquer le remède inconnu ? Cette enfant en serait-elle moins condamnée ?

Alors le docteur Lebard se tourna respectueusement

vers Dina dont les prunelles noires ne le quittaient point.

— Voulez-vous me donner ce verre ? — demanda-t-il respectueusement.

Aliette saisit le verre et le tendit, tremblante, incrédule au médecin.

Celui-ci glissa son bras sous l'oreiller et souleva le buste de la jeune malade. La jolie tête livide, exsangue, retomba, inerte, sur son bras.

Son collègue de Morlaix essaya de faire absorber à la jeune fille quelques gouttes du breuvage.

Peines perdues ! Les dents étroitement serrées semblaient souder les deux mâchoires. Il fallut que le praticien opérât avec une petite cuiller une pesée énergique sur le menton pour décrocher cette bouche presque cadavérique, et ce fut un spectacle douloureux à contempler.

La bouche demeura béante en une ouverture hideuse, avec la langue collée au palais. Les yeux retournés en dedans achevèrent de donner à la pauvre figure l'affreuse apparence de la mort. Pas un muscle du corps raidi ne bougea.

Avec une patience digne d'éloges et une habileté de chirurgiens opérant avec l'énergie de tous leurs moyens, ils firent boire à la malade la moitié du contenu du verre, et M. Lebard, par des frictions sur le cou, le fit descendre jusque dans l'œsophage.

Il y eut un long frisson dans l'assistance. On n'entendit que le bruit des souffles courts, des respirations précipitées.

Tous les yeux étaient fixés sur le lit, tous les cœurs battaient tumultueusement dans les poitrines oppressées par les angoisses de l'attente. Kerjan s'était-il trompé, avait-il menti ? Le remède exotique dont il attendait, dont il avait promis, en quelque sorte, le miracle, allait-il produire son effet sauveur ?

Dix minutes s'écoulèrent dans cette expectative douloureuse, dix minutes qui parurent avoir dix siècles du durée aux spectateurs de la poignante scène.

Enfin, un même soupir de soulagement, de délivrance, s'exhala à la fois des poitrines des assistants et de celle de Germaine endormie.

L'enfant avait eu une sorte de tressaillement et sa gorge avait fait entendre un son caverneux, une espèce de plainte longue et profonde.

Elle avait remué, sa tête s'était retournée sur l'oreiller. Un battement des paupières, accompagné d'une respiration plus active, avait décelé le retour d'une vie plus intense dans ce corps frappé d'immobilité. Germaine revenait à un état d'apparence meilleure.

Tout le monde s'était penché vers le lit. L'émotion faisait haletter les poitrines. Mais on n'osait encore s'abandonner à la joie.

Le médecin de Morlaix avait, d'ailleurs, d'un geste et d'un mot, arrêté les confiances trop promptes à se ranimer.

— Ne nous flattons point d'une apparence illusoire, avait-il dit à son confrère. Beaucoup de réactifs donnent les mêmes effets. Il faut voir la suite de cet événement. Qui peut dire si ce réveil ne sera pas suivi d'un état pire que le précédent ?

Cependant la malade se réveillait insensiblement.

Maintenant la tête n'était plus seule à remuer. Le corps tout entier était agité d'une sorte de tremble-